

rer que ce fatal et perfide amour éclos au souffle infernal du baronnet sir Williams ; et dans cet instant de calme et de réflexion dont il jouit en posant le pied sur le seuil de sa maison, l'ouvrier eut horreur de lui-même et de la femme qui osait lui donner un pareil conseil.

Prendre son enfant ! C'est-à-dire enlever à sa mère, à cette pauvre femme délaissée, son unique et dernière joie ! C'était horrible et odieux.

— Non, jamais ! jamais ! pensa Léon ; plutôt mourir !

Sa main souleva le marteau, qui retomba, et la porte s'ouvrit.

Léon n'osa point monter chez lui ; il lui semblait que Cerise allait lire dans son regard l'odieuse pensée qu'il avait eue et qu'elle le chasserait. Ce fut vers son atelier qu'il se dirigea. La porte en était fermée, les ouvriers étaient partis depuis longtemps.

Léon avait une clef de cette pièce qu'il appelait son bureau.

Il entra, alluma une bougie et s'assit dans le grand fauteuil de cuir placé devant son comptoir.

Peu à peu le sang-froid lui revenait et avec lui la raison. La tête dans ses mains, il se prit à réfléchir, à envisager nettement sa situation. Il aimait Turquoise, il l'aimait ardemment passionnément, à en mourir.

Il s'en fit l'aveu avec calme, comme un condamné, résigné au sort qui l'attend, analyse, du fond de sa prison, les péripéties dramatiques de son jugement et entrevoit les lugubres apprêts de son exécution.

Il aimait Turquoise. Or Turquoise lui avait donné à choisir : ou ne jamais la revoir, la laisser partir et quitter Paris pour toujours, ou fuir avec elle.

A cette dernière pensée, Léon Rolland se sentit frissonner des pieds à la tête, et le cœur lui manqua.

Partir, n'était-ce pas pour lui le rôle honteux du soldat qui déserte, l'action odieuse du père de famille qui abandonne sa femme, son enfant, son foyer, laissant derrière lui la misère, pour courir après une courtisane éhontée ?

Mais, rester... n'était-ce pas ne plus la revoir, renoncer à elle pour toujours ?

Le malheureux se sentait défaillir, et il appelait en ce moment la mort à son aide. Un bruit se fit derrière lui, deux petits coups discrets furent frappés à la porte du bureau et lui firent lever la tête.

Léon vit entrer Cerise.

La pauvre femme avait attendu son mari toute la journée. Le matin, à l'heure du déjeuner, ne le voyant pas venir comme à l'ordinaire, elle était descendue à l'atelier et avait appris qu'un monsieur était venu le chercher pour une commande. Complètement rassurée, elle avait attendu jusqu'à six heures, l'heure du dîner.

Léon n'avait pas reparu.

Elle était redescendue à l'atelier vers sept heures. Le petit apprenti qui fermait les magasins et s'en allait le dernier attendait encore son maître. Alors Cerise devint inquiète.

Malgré la triste métamorphose qui s'était opérée et lui depuis quelques jours, Léon était toujours exact aux heures des repas.

Cerise fit fermer les magasins, remonta chez elle et attendit dans la plus vive anxiété, — anxiété partagée, on le devine, par la vieille mère de son mari.

Les deux femmes avaient voulu coucher l'enfant. Mais l'enfant n'avait point sommeil : il voulait, lui aussi, attendre son père.

Pendant une heure, chaque fois que le marteau retentissait sur la porte, Cerise éprouvait un battement de cœur.

— C'est lui ! pensait-elle.

Et elle se prenait à écouter les pas qui gravissaient l'escalier. Mais les pas ne s'arrêtaient pas devant sa porte. Ce n'était point lui.

Enfin, lorsque Léon rentra, Cerise se prit à espérer ; elle écouta encore. Mais Léon avait gagné l'atelier.

Une des croisées du bureau donnait sur la cour.

Tout à coup, la vieille mère qui s'était approchée de la fenêtre vit briller une lumière dans l'atelier.

— Léon est rentré ! dit-elle ; il est au bureau...

Cerise jeta un cri de joie et s'élança dans l'escalier. Ce ne pouvait être que Léon, en effet, car le petit apprenti montait les clefs avant de s'en aller, et Léon seul en possédait une autre.

Cerise pensa, en descendant l'escalier, que son mari avait touché de l'argent dans la journée et qu'il le plaçait dans sa caisse. Cela seul pouvait expliquer pourquoi, au lieu de monter directement chez lui, il était entré dans le bureau.

Sur le seuil, la pauvre femme hésita. Son mari était si triste, si navré, si bourru même depuis quelques jours !

Ce fut pour cela qu'elle frappa avant d'entrer.

Léon se retourna.

Cerise remarqua qu'il était plus pâle et plus triste encore que de coutume ; son regard était brillant de fièvre, ses cheveux étaient en désordre...

A la vue de sa femme, Léon tressaillit et une légère rougeur monta à son front.

— Ah ! te voilà... dit-il.

— Oui, répondit Cerise ; nous t'attendons pour dîner depuis longtemps, ta mère et moi, et nous étions bien en peine, va... Il ne t'est rien arrivé, au moins ?

— Rien, répondit Léon, que cette caressante et douce remna jusqu'au fond du cœur... absolument rien... Je suis allé pour des travaux importants... j'ai été retenu... voilà tout.

Il mentait en parlant ainsi ; mais pouvait-il donc confier à sa femme ses tortures de la journée ?

Cerise posa sa petite main sur son bras.

— Viens, lui dit-elle.

Elle avait vu que Léon n'était pas occupé lorsqu'elle était entrée, mais elle ne voulait point paraître s'en apercevoir. Elle respectait sa morne douleur. La frêle et délicate créature s'était trouvée forte à l'heure du désespoir ; et puis elle avait foi encore dans les promesses de sa sœur, qui lui avait dit deux jours auparavant : " Espère... il te reviendra."

La jeune femme le prit par le bras avec une douce instance, et le pauvre fou se laissa entraîner et la suivit.

Quand il entra chez lui, le maître ébéniste éprouva comme un soulagement, un bien-être inattendu et subit.

Il était si calme et si riant d'aspect, ce modeste intérieur où le travail avait amené l'aisance... La petite salle à manger était doucement éclairée par une lampe placée sur la table.

Le couvert était mis.

Déjà la vieille mère avait installé l'enfant à table, dans sa haute chaise à barreaux ; il poussa un cri de joie en voyant entrer son père, et tendit vers lui ses petites mains avec un sourire ingénu et charmant qui s'efface pour toujours lorsque ces frêles et blondes créatures atteignent ce qu'on nomme l'âge de raison.

L'ouvrier passa sa main sur son front, comme pour en chasser le vertige auquel il était en proie, et tout chancelant encore, il vint se mettre à table à côté de son fils, qu'il prit dans ses bras et posa ensuite sur ses genoux.

Un remords s'empara de Léon Rolland au milieu de cette paix profonde, de ces joies calmes du foyer.